

ments. Un grand talent absorbait uniquement et sans arrière-pensée l'attention de ce public ému. Dès les premières phrases de son discours, empreint, au début, d'une sorte de tristesse grave, que l'on comprend aisément chez l'illustre orateur, M. Guizot est entré en plein dans son sujet, la célébration des vertus modestes et l'éloge de M. de Montyon, le généreux fondateur, l'homme de bien qui, "ayant vécu dans le siècle de la confiance et de l'espérance illimitées pour les hommes, vivement touché de leurs misères, a toujours eu foi dans leurs mérites et dans leurs destinées ; qui s'est promis de la vertu toujours et partout, dans les lettres comme dans la vie ; qui a compté sur des œuvres littéraires morales comme sur des actions vertueuses." De l'élevation, de l'émotion, une netteté admirable de pensée et d'accent, née d'un geste qui sentait la tribune presque autant que le bureau de l'Académie, voilà ce qui agissait profondément sur l'assassiné. Si, au début, M. Guizot nous a paru d'une gravité découragée, en se rangeant lui-même au nombre de ces contemporains qui "regardent notre temps avec des yeux un peu fatigués et tristes, comme ayant trop attendu de l'humanité et n'en espérant plus beaucoup," en avançant dans son rapport, où il avait à raconter tant de dévouements obscurs, de fidélités désintéressées qui honorent le cœur humain, il nous a semblé se rasséréner et reprendre confiance dans la sévérité généreuse d'une société qui offre encore de tels exemples à courroux, et en si grand nombre, que les récompenses de l'Académie ne suffisent pas aux bonnes actions et aux vertus ignorées. "Je suis persuadé," a ajouté M. Guizot, "qu'il y en a beaucoup de pareilles, dans notre patrie, qui sont et resteront inconnues. On adit souvent que nous ressentions tous un grand et juste effroi si tout à coup ce monde devenait le palais de la Vérité, et si tous les en cors, toutes les vies paraissaient soudain au grand jour. Il y aurait alors, en effet, bien des spectacles à fuir, et nous aurions bien souvent à détourner ou à baisser les yeux ; mais bien souvent aussi nous les ouvririons avec joie pour contempler une multitude de vertus ignorées, de bonnes actions accomplies loin de tout regard et sans autre but qu'elles-mêmes, des merveilles de bonté, de sympathie, d'amitié, d'attachement au devoir, de dévouement. La nature humaine est à la fois très-faible et très-tielle, et la vie humaine abonde en beaux mystères ayant qu'en tristes secrets."

Vers la fin de son discours, M. Guizot, revenant pour les exalter sur les abnégations obscures et héroïques, a eu encore un de ces beaux mouvements d'éloquence qui ravissent autant qu'ils émeuvent, et qui sont comme le timbre et la révélation d'une âme : "Il y a quelques jours, s'est-il écrit, tout un peuple se précipitait pour voir rentrer dans la patrie ces bataillons de braves qui l'avaient quittée il y a quelques mois pour aller soutenir et porter encore plus haut le nom et l'influence de la France. Combien manquaient à ce grand spectacle, morts pour l'éclat d'une fête où ils n'ont point paru ! Des généraux, des officiers, des soldats, vieux, jeunes, déjà couverts de gloire, on ravis d'en voir briller les premiers rayons, tous également prompts à se dévouer, à sacrifier, ceux-là leur grandeur acquise, ceux-ci leurs belles espérances, prodiguant tous, sans y regarder, le trésor terrestre de l'homme, leur vie !"

La belle langueur de si nobles paroles tombant sur une assemblée déjà conquise ont produit une impression profonde, qui s'est traduite par des applaudissements prolongés.

Il y a plaisir et honneur pour une société polie à s'entendre parler elle-même par ses organes.

La séance s'est terminée par la lecture d'une pièce de vers qui a mérité à son auteur, Mlle Ernestine Dronet, le prix de poésie. Le texte proposé pour le concours était la *Sœur de charité au XIX<sup>e</sup> siècle*. C'est M. Le-gouvé qui s'est chargé de cette lecture, et qui l'a faite de manière à captiver son auditoire, même après le discours de M. Guizot, et à l'intéresser à des vers dont le mérite est surtout dans le naturel et la vérité touchante de l'inspiration. Ce petit poème, qui contient plusieurs tableaux où figure la sœur de charité, a parfaitement réussi. Une poésie qui s'adresse au cœur et le remue doucement, est presque toujours sûre d'être bien accueillie, même des plus difficiles. Dans sa simplicité sans art, il lui arrive souvent d'enlever des suffrages qui se refusaient à une invention poétique plus forte, et à une science de forme plus mûre et plus exercée. Nous en avons une preuve nouvelle dans le charmant succès que vient de consacrer l'Académie. L'auteur, qui est une jeune femme et une institutrice, a cordialement compris son sujet, et l'a accepté tel que le lui offrait la nature, ou, pour mieux dire, l'existence pratique. Il nous l'a présenté dans ses phases et ses rôles divers ; il a suivi pas à pas la sœur de charité. Il la prend au moment où elle recueille l'enfant abandonné par sa mère, puis il l'accompagne à l'école, où elle fait l'éducation de l'orphelin, puis à l'hôpital, où elle soigne des plaies réputées ; il n'a pas même craint de la suivre jusqu'au bagn. Le jeune poète a montré beaucoup de charme dans la peinture de l'école, mais il a montré de la hardiesse dans celle de l'hôpital et du bagn. Mlle Dronet n'a pas hésité à faire voir dans ses vers ce que la sœur de charité n'hésite pas à faire dans sa vie de sacrifice et de devoir ; elle n'a pas eu de ces petites répugnances devant lesquelles un goût timide aurait sans doute reculé. — Lorsque la sœur panse la plaie livide d'un ancien serviteur, qui, la reconnaissant, rougit d'être soigné par elle ; lorsqu'aux derniers moments du forçat qui a tué, elle ne craint pas de toucher de sa main la main meurtrière, et d'être pour lui, s'il verser une seule larme de repentir, une messagère de paix et de pardon, — alors, la femme poète, s'identifiant avec son hérosne, se montre vraiment chrétienne, et elle donne à son sujet toute sa portée, toute sa force.

Pendant la lecture du poème, on apercevait avec plaisir, sur les bancs de l'institut, l'abbé Dupanloup, évêque d'Orléans, témoignant à ces

passages que nous venons d'analyser une approbation des plus vives. — *Révue Européenne.*

— L'Académie française est toujours très embarrassée pour trouver un successeur à M. Alexis de Toquéville. Quelques membres voudraient que M. Troplong, notabilité à la fois politique et littéraire, se présente. La candidature du R. P. Lacordaire est chaudement appuyée par MM. Cousin, de Barante, de Noailles, de Montalembert, Villemain, Guizot, Vitet, Pasquier, Dupanloup, Falloux, Laprade, Berryer, Blot ; mais combue par MM. Lebrun, Mérimée, Sainte-Beuve, Jules Sandeau, Alfred de Vigny, Empis, Nisard, Emile Augier, du Pommeraile, Viennet, Thiers, de Remusat, etc. : il y a des voix douteuses, comme celles de MM. Saint-Marc Girardin, Sylvestre de Sacy, Floutens, Patin, Ampère, Ponsard. Plusieurs membres voudraient pour successeur M. Alexis de Toquéville, son fils aîné et collaborateur, M. Gustave de Beaumont, auteur de *Mariage et séparation aux Etats-Unis*, et d'un curieux ouvrage sur l'Irlande ; M. Gustave de Beaumont est déjà membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

— L'Académie française a partagé entre M. Monty-Lavaux et M. Frédéric Godefroy, le prix de 4,000 francs, qu'elle avait proposé pour la *Lexique de la langue et du style de Corneille* ; 3,000 francs ont été donnés au premier et 1,000 au second. Elle a aussi accordé un prix à M. Gerose pour son *Histoire de la littérature française pendant la révolution*.

#### BULLETIN DES BONS EXEMPLES.

— On ne lira pas sans émotion la lettre suivante, adressée à l'Univers par un ecclésiastique de Châteauroux pour faire connaître un beau trait de cinq soldats de l'armée française :

"Châteauroux, le 16 juin.

"Je récitais hier l'office des morts dans l'église de Saint-Martial, sur le cercueil d'un pauvre épileptique décédé au dépôt de mendicité. J'étais seul, hélas ! à prier, le défunt n'ayant en ce pays ni parents ni amis pour entourer ses déponibles mortelles. Quatre chasseurs d'Afrique de passage à Châteauroux, faisant partie du 3<sup>e</sup> régiment, et portant tous quatre sur la poitrine les bons glorieux de l'Alma, d'Inkermann et de Sébastopol, entrèrent alors dans l'église déserte. Cette solitude autour de ce cercueil les toucha-t-elle et leur remit-elle au cœur un sentiment de religiosité pittoresque ? Je le pensai avec attendrissement et reconnaissance. Ils s'agenouillèrent et restèrent ainsi prosternés jusqu'à la fin de la cérémonie funèbre. Quand le convoi quitta l'église pour se rendre au cimetière, tous quatre se levèrent ; je n'espérais pas davantage, et j'eusse voulu pouvoir les remercier au nom de Dieu de ce qu'ils venaient de faire. Mais quelle ne fut pas ma pleuse surprise de les voir se placer derrière la voiture de deuil et la suivre avec recueillement, le képi à la main ! Ceux qui les virent ainsi passer purent croire qu'ils accompagnaient un parent, un ami, un frère d'armes. Je savais qu'il n'en était rien. Ils venaient, eux, de Toulouse, et n'étaient arrivés que depuis quelques heures à Châteauroux avec leur bataillon, et le pauvre défunt, habitant du dépôt de mendicité depuis plusieurs années, natif de quelque coin du département de l'Indre, leur était à coup sûr parfaitement inconnu. Quand nous eûmes parcouru les huit ou neuf cents mètres qui séparent la paroisse du cimetière (notez que ces bons militaires venaient de faire une longue étape), et que nous fûmes arrivés au bord de la tombe, ils fléchirent le genou sur la terre sainte ; un soldat du train des équipages, en garnison à Châteauroux, s'était joint à eux ; tous cinq, dans un recueillement parfait, récitaient alors des prières pendant que j'achevais la cérémonie. Celui des cinq que je remarquai plus pieusement absorbé dans ses oraisons, avait suspendu à côté de la médaille de Crimée, la glorieuse médaille militaire.

"Je sortis du cimetière quand l'un d'eux, s'approchant en me saluant, me fournit l'occasion que je désirais de les féliciter tous de leur admirable conduite :

"— Vous venez de faire une bonne action, leur dis-je ; Dieu vous bénira, mes braves amis, d'avoir accompagné ce pauvre délaissé jusqu'à sa dernière demeure."

"— Que voulez-vous, monsieur l'abbé ? me fut-il répondu, nous avons vu que personne n'était là pour suivre le cercueil, cela nous a fait de la peine ; alors nous avons pensé qu'un jour aussi, peut-être, nous pourrions bien descendre abandonnés dans la terre, et nous nous sommes réunis à vous, dans l'espérance que le bon Dieu inspirerait à quelques autres la bonne pensée de venir jeter de l'eau bénite sur notre tombe et réciter une prière pour le repos de nos âmes."

"— Je leur serrai la main en leur souhaitant toutes les bénédictions du ciel. J'avais des armes dans les yeux et la plus douce des émotions dans le cœur." — *Journal des bons exemples.*

— On inaugurerait dernièrement à Orléans la statu de Pothier, célèbre magistrat dont les vertus égalaient la science.

À la suite de la messe le R. P. Gratry a prononcé l'oraison funèbre de l'auteur du *Traité des Obligations*, de l'excellent jurisconsulte dont la mémoire populaire a conservé uno souffle de traits sympathiques et touchants. Le R. P. Gratry en a rappelé quelques uns dans son discours. En voici un qui fait bien comprendre tout ce qu'il y avait d'honnêteté simple et naïve, de charité et de piété dans l'âme de ce savant chanoine :

"Au dix-huitième siècle, il y avait à Orléans une espèce de colonie de Savoyards et d'Auvergnats qui stationnaient pendant le jour sur le Martroy